Sheridan
LE FANU

THÉ
VERT

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Joseph-Sheridan Le Fanu (1814-1873).

THÉ VERT

CHAPITRE I

LE DOCTEUR HESSELIUS NARRE COMMENT IL FIT LA CONNAISSANCE DU RÉVÉREND JENNINGS

LE RÉVÉREND JENNINGS est grand et mince. D'âge moyen, il s'habille avec la recherche et l'élégance désuète des ecclésiastiques de la High Church. Quelque peu majestueux de nature, il n'a néanmoins aucune raideur. Ses traits qui, sans être beaux, sont réguliers, ont une expression bienveillante mais, aussi, timide.

Je lui fus présenté un soir chez *lady* Mary Heyduke. La modestie et l'affabilité de son maintien prédisposent à l'extrême en sa faveur.

Nous étions peu nombreux et il se mêla agréablement à la conversation. Il paraît prendre beaucoup plus de plaisir à écouter qu'à formuler son opinion ; mais ce qu'il dit est toujours à propos et bien tourné. *Lady* Mary qui tient le révérend Jennings en grande estime, le consulte, semble-t-il, sur nombre de choses et le croit l'homme le plus heureux et le plus favorisé de la terre. Elle le connaît bien mal.

Le révérend Jennings est célibataire et possède, dit-on, soixante mille livres en fonds d'état. Il a le plus grand désir de s'adonner activement à son saint ministère et pourtant, à ce que dit *lady* Mary, quoique toujours assez bien portant partout ailleurs, lorsqu'il retourne à son presbytère, dans le comté de Warwick, pour y remplir les devoirs inhérents à sa charge sacrée, sa santé l'abandonne bientôt, et cela de façon très étrange.

C'est en général aussi brusquement que mystérieusement que la santé du révérend Jennings se met à décliner, parfois au moment même où il est en train d'officier dans sa vieille et jolie église de Kenlis. Cela provient peut-être du cœur, peut-être aussi du cerveau. Toujours est-il que, trois ou quatre fois, ou plus souvent, le révérend Jennings, après avoir avancé quelque peu dans le service, s'est soudain interrompu tout net ; et, au bout d'un silence, apparemment tout à fait incapable de continuer, il s'est mis à prier solitairement et muettement, les mains et les yeux levés vers le ciel, en suite de quoi, pâle comme la mort et secoué d'une honte et d'une horreur étranges, il est descendu de chaire, tremblant, et s'est précipité à la sacristie, abandonnant ses ouailles à elles-mêmes, sans explication. Cela se produisit entre autres une fois où son vicaire était absent. Maintenant, quand il se rend à Kenlis, il prend toujours soin de se faire accompagner par un collègue, afin d'être remplacé sur-le-champ au cas où il serait de la sorte frappé d'incapacité.

Lorsque monsieur Jennings tombe tout à fait malade et que, battant en retraite, il quitte son presbytère et revient à Londres – où il habite, dans une rue sombre proche de Piccadilly, une maison très exiguë – *lady* Mary dit qu'il est toujours parfaitement bien. J'ai là-dessus mon opinion personnelle. Il y a, cela va de soi, des degrés dans toute indisposition. Mais, nous reparlerons de cela plus tard.

Monsieur Jennings eﬆ un homme parfaitement bien élevé. Et, pourtant, il y a, chez lui, quelque chose d'insolite et il produit une impression un peu ambiguë. Un détail dans son comportement contribue certainement à créer cette impression, mais ce détail, les gens ne le remarquent pas, je crois, ou peut-être même, leur échappe-t-il tout à fait. Je le remarquai, moi, presque immédiatement : monsieur Jennings a une certaine façon de regarder obliquement la surface du tapis, comme si son œil y suivait les mouvements de quelque chose. Bien entendu, il n'en eﬆ pas toujours ainsi : cela n'arrive que de temps en temps. Mais assez fréquemment pour donner, ainsi que je l'ai dit, une certaine bizarrerie à son comportement ; et, dans ce regard furtif qui parcourt le sol, il y a quelque chose d'à la fois timide et anxieux.

Un philosophe de la médecine, ainsi que vous avez la bonté de me nommer, qui élabore des théories en se basant sur des cas qu'il a lui-même découverts, lui-même observés et scrutés avec plus de loisir et, en conséquence, infiniment plus de minutie que ne s'en peut permettre le praticien ordinaire, acquiert insensiblement des habitudes d'observation qui l'accompagnent partout et qui s'exercent, comme le disent sans doute certaines personnes, avec impertinence sur tous les sujets qui offrent la moindre apparence de pouvoir récompenser son attention.

C'eﬆ une promesse de ce genre que je trouvai chez le gentleman mince, timide, affable mais réservé, que je rencontrai pour la première fois à cette petite et charmante soirée. J'ai fait sur lui, bien entendu, un nombre beaucoup plus grand d'observations que je n’en rapporte ici ; mais je réserve tout ce qui confine à la technique médicale pour une communication strictement scientifique.

Qu’il me soit permis de souligner en passant que, lorsque je parle ici de science médicale, c’est dans le sens où j’espère qu’elle sera un jour comprise, un sens beaucoup plus vaste que celui qui découle de la conception matérialiste qu’on s’en fait généralement aujourd’hui. Je crois que le monde naturel tout entier n’est que l’ultime expression de ce monde spirituel où, et où seul, il trouve sa vie. Je crois que l’homme, dans son essence, est un esprit, et que l’esprit est une substance organisée mais aussi différente, quant à sa matière, de ce que l’on entend d’ordinaire par là, que le sont la lumière et l’électricité ; je crois que le corps matériel est, au sens le plus littéral, un vêtement, et la mort, en conséquence, non point une interruption de l’existence de l’homme vivant, mais, simplement, l’affranchissement de celui-ci de son corps naturel – opération qui commence au moment de ce que nous appelons la mort et dont l’achèvement, quelques jours ensuite au plus, est la résurrection « en puissance ».

La personne qui pèsera les conséquences de ces assertions verra probablement la portée pratique qu’elles peuvent avoir sur la science médicale. Ce n’est nullement ici, néanmoins, le lieu où exposer les preuves et discuter les conséquences de cet état de choses trop généralement non reconnu.

Suivant mon habitude, j’observais donc monsieur Jennings à la dérobée et avec la plus grande discrétion – je crois, néanmoins, qu’il s’en aperçut – et je me rendis nettement compte qu’il m’observait tout aussi discrètement. *Lady* Mary m’ayant par hasard appelé docteur, je remarquai qu’après m’avoir lancé un regard plus pénétrant, il resta pensif durant quelques minutes.

Dans la suite, comme je conversais avec quelqu'un à l'autre bout de la pièce, je m'aperçus qu'il me regardait avec plus d'assurance et avec un intérêt dont je crus comprendre la nature. Le voyant ensuite qui saisissait une occasion d'échanger quelques mots avec *lady* Mary, je fus, comme on l'est toujours, parfaitement sûr d'être le sujet de leurs propos.

L'ecclésiastique s'approcha bientôt de moi et, au bout de peu de temps, nous eûmes lié conversation. Lorsque deux personnes qui aiment la lecture, qui connaissent la littérature et, ayant voyagé, le monde, désirent converser, il serait bien extraordinaire qu'elles ne puissent trouver un sujet d'entretien. Ce n'était pas un hasard qui l'amenait près de moi et qui l'engageait à me parler. Il savait l'allemand et avait lu mes *Essais sur la médecine métaphysique,* où plus de choses sont suggérées que réellement dites.

Cet homme courtois, doux et timide, manifestement réfléchi et cultivé, qui, bien qu'évoluant parmi nous et parlant avec nous, n'était pas tout à fait des nôtres, et que je soupçonnais déjà de mener une vie dont les événements et les alarmes étaient soigneusement tenus secrets, non seulement pour le monde mais aussi pour ses amis les plus chers, cet homme, donc, était en train de peser prudemment en lui-même l'idée de faire une certaine démarche auprès de moi.

Je pénétrais ses pensées sans qu'il s'en aperçût et je pris soin de ne rien dire qui pût découvrir à sa vigilance chatouilleuse les soupçons que j'avais sur sa situation ou nies suppositions concernant ses projets à mon égard.

— Docteur Hesselius, me dit-il finalement après que nous eûmes bavardé pendant un moment de choses et d'autres, j'ai été très vivement intéressé par certains de vos articles sur ce que vous appelez la « médecine métaphysique... » Je les ai lus en allemand, il y a dix ou douze ans. Ont-ils été traduits ?

— Non, je suis sûr que non. Je l'aurais su. Il me semble que l'on m'aurait demandé mon autorisation.

— Il y a quelques mois, j'ai prié mon libraire de me procurer l'ouvrage dans le texte allemand original, mais il paraît qu'il est épuisé.

— Il l'est en effet, et cela depuis quelques années ; mais je suis flatté, en tant qu'auteur, de voir que vous n'avez pas oublié mon petit livre. Bien que ce soit un laps de temps considérable, ajoutai-je en riant, que de s'en être passé pendant dix ans ; mais je suppose que vous en avez tourné et retourné le sujet dans votre esprit ou qu'il vous est arrivé dernièrement quelque chose qui a ranimé l'intérêt que vous lui portiez.

En entendant cette remarque que j'accompagnai d'un coup d'œil inquisiteur, monsieur Jennings se troubla soudain, pris d'un embarras analogue à celui qui fait parfois rougir et minauder sottement une jeune personne. Il baissa les yeux et croisa les mains, l'air gêné, et son visage prit, pendant un moment, une expression bizarre, coupable même, eût-on pu dire.

Je l'aidai à dominer son trouble de la meilleure façon : c'est-à-dire que j'affectai de ne pas remarquer celui-ci ; et, enchaînant sur-le-champ : « Il m'arrive souvent, à moi aussi, dis-je, de retrouver de l'intérêt pour un sujet quelconque ; un livre en appelle un autre et me renvoie souvent à de chimériques recherches au bout d'un intervalle de vingt ans.

Mais, si vous tenez encore à avoir un exemplaire de mon livre, je ne serai que trop heureux de vous le donner ; j'en ai encore deux ou trois chez moi, et, si vous me permettez de vous en offrir un, j'en serai très honoré.

— Vous êtes vraiment trop bon, dit-il au bout d'un court instant, de nouveau tout à fait à son aise. Je désespérais presque… Je ne sais comment vous remercier.

— Ne parlons pas de ça, je vous en prie ; cet opuscule est vraiment de si peu de valeur que je suis tout bonnement confus de vous l'avoir offert et que, si vous me remerciez encore davantage, je le jetterai au feu dans un accès de modestie.

Monsieur Jennings se mit à rire. Il me demanda où je demeurais à Londres et, après avoir conversé encore un peu sur divers sujets, prit congé.

CHAPITRE II

LE DOCTEUR HESSELIUS INTERROGE *LADY* MARY ET ELLE LUI RÉPOND

— *LADY* MARY, dis-je dès qu'il fut parti, votre ecclésiastique me plaît beaucoup. Il a lu, voyagé et réfléchi, et, ayant également souffert, ce doit être un compagnon parfait.

— C'en est effectivement un et, mieux encore, c'est un homme vraiment bon. Les conseils qu'il me prodigue au sujet de mes écoles et de toutes mes petites activités de Dawlbridge, sont sans prix. Et puis, il est si obligeant, il se donne tant de mal – vous ne pouvez pas savoir ! – chaque fois qu'il pense pouvoir rendre service. Et il a si bon caractère et tant de bon sens.

— Quel plaisir d'entendre vanter de la sorte ses qualités et sa sociabilité. Quant à moi, je ne puis qu'attester que c'est un compagnon agréable et charmant. Et, continuai-je, je crois que je puis ajouter deux ou trois choses à ce que vous venez de me dire sur lui.

— Vraiment ?

— Oui. Et, tout d'abord, il n'est pas marié.

— C'est juste... Et ensuite ?

— Il écrit ou, plutôt, il a écrit : mais, depuis deux ou trois ans peut-être, il a interrompu son travail. Et son livre traitait d'un sujet plutôt abstrait – sans doute de théologie.

— Oui : comme vous le dites, il écrivait un livre ; je ne suis pas très sûre du sujet, mais ce que je sais, c'est qu'il ne s'agissait pas de quelque chose qui pût m'intéresser. Très vraisemblablement, vous avez raison et, en tout cas, oui, il n'a pas continué.

— Et, bien que, ce soir, il n'ait bu qu'un peu de café, il aime le thé ou, du moins, l'a aimé à la folie.

— Oui, c'est tout à fait exact.

— N'est-ce pas ? poursuivis-je. Il buvait beaucoup de thé vert ?

— Ma foi, voilà qui est très curieux ! Le thé vert était un sujet sur lequel nous nous disputions presque.

— Mais il y a complètement renoncé, dis-je.

— C'est exact.

— Et, maintenant, autre chose ! Avez-vous connu son père ou sa mère ?

— Je les ai connus l'un et l'autre, répondit *lady* Mary. Il n'y a que dix ans que son père est mort et leur maison était près de Dawlbridge. Oui, nous les avons très bien connus.

— Eh bien, dis-je, l'un de ses parents, soit son père, soit sa mère – son père, je le croirais plutôt – a vu un fantôme.

— Ma foi, docteur Hesselius, vous êtes vraiment sorcier.

— Sorcier ou non, répondis-je gaiement, n'ai-je pas bien deviné ?

— Certainement si, et il s'agit effectivement de son père. C'était un homme silencieux et fantasque qui avait coutume d'assommer mon père du récit de ses rêves. Finalement, il lui raconta une histoire concernant un fantôme qu'il avait vu et avec qui il avait parlé ; et c'était une histoire très bizarre. Cela se passait longtemps avant sa mort – quand j'étais tout enfant. Mais, je le répète, c'était un homme aux allures silencieuses et mélancoliques. Parfois, il survenait, au crépuscule, alors que j'étais seule au salon, et j'avais coutume d'imaginer qu'il y avait des fantômes autour de lui.

Je fis oui de la tête, en souriant.

— Et maintenant que j'ai bien établi ma réputation de sorcier, dis-je, je crois qu'il faut que je prenne congé.

— Mais comment avez-vous pu savoir tout cela ?

— Par les astres, bien entendu, répondis-je : comme les gitans.

Et là-dessus, nous nous séparâmes gaiement.

Le lendemain matin, j'envoyai, avec un mot, à monsieur Jennings, le petit livre dont il m'avait parlé, et, le soir, tard, en rentrant chez moi, j'appris qu'il était passé me voir et avait laissé sa carte. Il avait demandé si j'étais là et à quelle heure il avait le plus de chances de me rencontrer.

A-t-il l'intention de m'exposer son cas et de me consulter, selon l'expression courante, « professionnellement » ? Je le souhaite. J'ai déjà élaboré une théorie à son sujet. Elle est étayée par les réponses qu'a faites *lady* Mary à mes dernières questions. J'aimerais beaucoup en recevoir la confirmation de ses propres lèvres. Mais dans quelle mesure les règles du savoir-vivre m'autorisent-elles à l'engager à se confesser ? Elles ne m'y autorisent évidemment nullement. Mais je suis enclin à penser qu'il médite de m'ouvrir son cœur. De toute façon, mon cher Van Loo, je ne me ferai pas inabordable ; je me propose de lui rendre sa visite demain. Ce ne sera que stricte politesse de répondre à sa civilité en demandant moi-même à le voir. Peut-être sortira-t-il quelque chose de cette entrevue ? Que ce soit beaucoup, peu ou rien du tout, soyez assuré, mon cher Van Loo, que je vous le ferai savoir.

CHAPITRE III

LE DOCTEUR HESSELIUS DÉCOUVRE QUELQUE CHOSE DANS DE GROS LIVRES LATINS

EH BIEN, je suis allé dans la rue Blank.

Le domestique, à la question que je lui posai, me répondit que monsieur Jennings était tout particulièrement occupé avec un ecclésiastique venu de Kenlis, sa paroisse. Entendant garder mon avantage, je me contentai de remarquer que je repasserais, et je faisais déjà demi-tour pour m'en aller, lorsque le domestique me demanda, en s'excusant et en me regardant plus attentivement qu'il n'est d'usage chez les personnes bien stylées de sa classe, si je n'étais pas le docteur Hesselius. Apprenant que c'était bien moi, il me dit : « Dans ce cas, monsieur, peut-être me permettrez-vous d'informer monsieur Jennings de votre visite, car je suis certain qu'il désire vous voir. »

Le domestique reparut au bout d'un instant, me priant de la part de monsieur Jennings d'entrer dans le cabinet de celui-ci : monsieur Jennings promettait de me rejoindre dans quelques minutes.

C'était vraiment là un cabinet de travail – presque une bibliothèque. La pièce était haute de plafond, avec deux grandes et étroites fenêtres et de beaux rideaux de couleur sombre. Elle était beaucoup plus vaste qu'il ne m'avait semblé au premier abord et garnie de livres de tous côtés, du plancher au plafond. Le tapis de dessus – car je sentis qu'il y en avait deux ou trois sous mes pieds – était un tapis de Turquie. Mes pas ne faisaient aucun bruit. Les rayons chargés de livres enfermaient, faisant saillie, les fenêtres particulièrement étroites dans de profonds renfoncements. La pièce, bien que confortable à l'extrême et même luxueuse, produisait une impression carrément lugubre et, le silence aidant, presque étouffante. Sans doute, néanmoins, eussé-je dû faire la part de l'association d'idées. Dans mon esprit, en effet, j'avais lié monsieur Jennings à des notions singulières. Je m'avançai dans cette pièce parfaitement silencieuse d'une maison très silencieuse, avec un bizarre pressentiment, et son obscurité, sa sévère parure de livres – car, à l'exception de deux étroits miroirs fixés au mur, il y en avait partout – ajoutaient à ma sombre impression.

En attendant l'arrivée de monsieur Jennings, je m'amusai à feuilleter quelques-uns des livres dont les rayons étaient chargés. Non point parmi ceux-ci, mais juste en dessous d'eux, sur le sol, le dos tourné vers le haut, je tombai sur la collection complète, dans le texte latin original, des *Arcana Cælestia,* de Swedenborg : de très beaux *in-folio* qui avaient pour reliures la coquette livrée qu'arbore la théologie, c'est-à-dire un pur parchemin, des lettres d'or et des tranches carmin. Il y avait des signets en papier dans plusieurs de ces volumes ; ramassant ceux-ci et les plaçant l'un après l'autre sur la table, je les ouvris aux endroits où ces signets étaient placés et je lus, dans la solennelle phraséologie latine, une série de passages désignés, dans la marge, par un trait de crayon. Je recopie ici en les traduisant quelques-uns de ces passages :

> « *Lorsque se dessillent les yeux intérieurs de l'homme, lesquels sont ceux de son esprit, des choses d'une autre vie apparaissent, qu'il est impossible de rendre perceptibles à la vue physique...* »

> « *Grâce à la vue intérieure, il m'a été permis de voir les choses qui sont dans l'autre vie, plus clairement que je ne vois celles qui sont en ce monde. Il résulte évidemment de*

ces considérations que la vision extérieure procède de la vision intérieure, et celle-ci d’une vision plus intérieure encore, et ainsi de suite… »

« Chaque homme est accompagné d’au moins deux esprits malins… »

« Les mauvais génies ont aussi la parole fluide, mais dure et discordante. Mais il y en a également qui ont une parole qui n’est pas fluide, où l’hérésie des pensées est perçue sous la forme de quelque chose qui rampe hypocritement… »

« Les esprits malins qui hantent l’homme viennent, certes, de l’enfer, mais quand ils sont avec l’homme, ils ne sont plus en enfer, ils en sont tirés. Le lieu où ils se trouvent alors est juste entre le ciel et l’enfer et se nomme le monde des esprits ; lorsque les esprits malins qui sont avec l’homme, se trouvent en ce monde, ils ne sont pas dans les tourments de l’enfer, mais ils sont dans toutes les pensées et dans toutes les passions de l’homme qu’ils hantent, et, en conséquence, dans tout ce que celui-ci éprouve. Mais, lorsqu’ils sont renvoyés à leur enfer, ils retournent à leur état primitif… »

« Si les esprits malins pouvaient percevoir qu’ils sont associés à l’homme et que, pourtant, ils sont des esprits distincts de lui, et s’ils pouvaient s’insinuer dans les choses de son corps, ils tenteraient de mille façons de le détruire, car ils haïssent l’homme d’une haine mortelle… »

> *« Sachant, donc, que j'étais homme par le corps, ils s'efforçaient sans cesse de me détruire, non seulement en tant que corps, mais surtout en tant qu'âme ; car détruire un homme ou un esprit est le plaisir même de la vie de tous ceux qui sont en enfer ; mais j'ai toujours été protégé par le Seigneur. D'où il apparaît combien il est dangereux pour l'homme d'être en relations avec les esprits, à moins d'avoir la protection de la foi...* »

> *« Rien n'est plus soigneusement tenu caché à la connaissance des esprits associés que leur union de ce genre avec un homme, car, s'ils s'en rendaient compte, ils parleraient à celui-ci avec l'intention de le détruire...* »

> *« La délectation de l'enfer est de faire du mal à l'homme et de hâter sa ruine éternelle...* »

Au bas de la page, une longue note rédigée avec un crayon très pointu et très fin, de l'écriture élégante et précise de monsieur Jennings, attira mon regard. M'attendant à trouver une critique du texte, j'en lus quelques mots. Mais je m'arrêtai tout de suite, car il s'agissait de quelque chose de bien différent et qui commençait par les mots *Deus misereatur mei* – « Que dieu ait pitié de moi ». Prévenu de la sorte du caractère intime de ces lignes, je détournai les yeux et, fermant le livre, je replaçai tous les volumes tels que je les avais trouvés, tous à l'exception d'un seul qui m'intéressait et dans lequel, ainsi qu'ont coutume de le faire les hommes studieux et solitaires, je me plongeai au point d'oublier le monde extérieur et, même, l'endroit où j'étais.

J'étais en train de lire quelques pages se rapportant aux « représentants » et aux « correspondants », selon la terminologie swedenborgienne, et j'étais arrivé à un passage dont la substance est que les esprits malins, lorsqu'ils sont vus par d'autres yeux que ceux de leurs congénères infernaux, se présentent, par « correspondance », sous la forme de la bête sauvage (fera) qui symbolise leurs appétits et leur mode de vie particuliers, sous un aspect horrible et atroce. C'est un long passage, et un grand nombre de ces formes bestiales y sont décrites.

CHAPITRE IV

DEUX PAIRES D'YEUX LISAIENT LE MÊME PASSAGE

JE LISAIS, en suivant les lignes avec l'extrémité de mon porte-crayon, lorsque quelque chose me fit lever les yeux.

Juste devant moi se trouvait l'un des miroirs dont j'ai parlé et j'y vis se refléter la haute stature de mon ami monsieur Jennings. Penché derrière moi, il était en train de lire par-dessus mon épaule la page qui avait retenu mon attention, et cela avec un visage si sombre et si égaré que j'eus peine à le reconnaître.

Me retournant, je me levai. Il se redressa, lui aussi, et me dit avec un petit rire forcé :

— En entrant, je vous ai demandé comment vous vous portiez, mais sans réussir à vous arracher à votre lecture ; aussi, incapable de refréner ma curiosité, je me suis, je le crains, rendu coupable d'une grande impertinence et j'ai regardé pardessus votre épaule. Ce n'est pas la première fois que vous feuilletez ces pages. Il y a longtemps, sans nul doute, que vous connaissez Swedenborg ?

— Oh, certes ! Je dois beaucoup à Swedenborg ; vous trouverez son empreinte dans le petit livre sur la médecine métaphysique, dont vous avez eu la bonté de vous souvenir... Mais que pensez-vous de Swedenborg ?

Bien que mon ami affectât un air gai, il avait légèrement rougi et je pouvais me rendre compte qu'intérieurement il était très troublé.

— J'ai peur de n'être pas encore tout à fait qualifié pour donner une opinion, répondit-il : je connais si peu Swedenborg. Je n'ai ces volumes que depuis une quinzaine et je trouve qu'ils sont plutôt de nature à rendre nerveux un homme solitaire. Je ne dis pas qu'ils aient produit cet effet sur moi, ajouta-t-il en riant, et je vous suis tellement obligé de m'avoir donné votre livre. J'espère que l'on vous a remis mon mot ?

Je lui fis les réponses et les protestations d'usage.

— Je n'ai jamais lu de livre avec lequel je sois autant d'accord qu'avec le vôtre, continua-t-il. J'ai tout de suite vu qu'il contient plus de choses qu'il n'y en a d'exprimées. Connaissez-vous le docteur Harvey ? me demanda-t-il ensuite plutôt brusquement.

(L'éditeur de ces pages fait remarquer, en passant, que le médecin susnommé a été l'un des praticiens les plus éminents qui aient jamais exercé en Angleterre.)

Je connaissais le docteur Harvey, ayant eu des lettres d'introduction pour lui, et j'avais reçu de lui au cours de mon séjour en Angleterre l'accueil le plus courtois et une aide considérable.

— J'estime, dit monsieur Jennings, que cet homme est l'un des plus grands ânes qu'il m'ait été donné de rencontrer dans toute mon existence.

C'était là la première fois que je lui entendais porter un jugement sévère sur quelqu'un, et un tel terme appliqué à un aussi grand nom me fit un peu sursauter.

— Vraiment ? Et en quel sens ? demandai-je.

— Dans sa profession, répondit monsieur Jennings.

Je souris.

— Voici ce que je veux dire, reprit-il. Cet homme me semble à demi aveugle. Je veux dire que la moitié de tout ce qu'il regarde est dans l'obscurité et que le reste est surnaturellement brillant et lumineux. Et le pire, c'est que cela semble volontaire. Je ne puis arriver à le persuader – je veux dire qu'il refuse de se laisser persuader. J'ai eu un peu affaire à lui comme médecin, mais je considère que dans l'exercice de sa profession, il ne vaut pas mieux qu'un cerveau paralysé, qu'un intellect à demi-mort. Un de ces jours, ajouta-t-il avec une certaine agitation, je vous dirai, je le sais, tout sur ce sujet. Vous allez rester en Angleterre quelques mois encore. Si je devais m'éloigner de Londres pour quelque temps durant votre séjour, me permettriez-vous de vous importuner d'une lettre ?

— Vous ne m'importunerez pas, affirmai-je. Au contraire.

— Vous êtes trop aimable. Je suis tellement mécontent d'Harley.

— Il a un léger penchant pour l'école matérialiste, dis-je.

— C'est uniquement un matérialiste, rectifia monsieur Jennings. Vous ne pouvez croire combien ce genre de choses peut tourmenter quelqu'un de plus clairvoyant. Vous ne direz à personne – à aucun de nos amis communs – que je suis hypocondriaque ; voyez-vous, par exemple, personne ne sait – pas même *lady* Mary – que j'ai consulté le docteur Harley ou tout autre docteur. Aussi, je vous en prie, n'en parlez pas ; et si jamais je venais à être menacé d'une... attaque, veuillez avoir l'obligeance de me permettre de vous écrire, ou, si j'étais en ville, d'avoir un bref entretien avec vous.

Je me livrais à toutes sortes de suppositions et je m'aperçus que j'avais involontairement fixé un regard grave sur lui car, après avoir baissé les yeux pendant un instant, il me dit :

— Vous pensez, je m'en rends compte, que je pourrais tout aussi bien vous dire maintenant ce que j'ai à vous dire. À moins, aussi, que vous ne soyez en train de former une hypothèse. Mais autant y renoncer tout de suite : vous pourriez passer tout le reste de votre existence à faire des conjectures, jamais vous ne devinerez la vérité.

Il hocha la tête en souriant puis, sur ce soleil d'hiver, descendit soudain un nuage noir, et monsieur Jennings respira, les dents serrées, comme le font les hommes qui souffrent.

— Je regrette évidemment, dis-je, d'apprendre que vous redoutez de consulter l'un d'entre nous ; mais disposez de moi lorsque, et comme, vous le voudrez, et je n'ai pas besoin de vous donner l'assurance que vos confidences seront sacrées.

Il se mit alors à me parler de tout autre chose, avec une gaieté relative, et, peu de temps ensuite, je pris congé de lui.

CHAPITRE V

LE DOCTEUR HESSELIUS EST APPELÉ À RICHMOND

NOUS NOUS SÉPARÂMES gaiement, mais nous n'étions gais ni l'un ni l'autre. Il est certaines expressions de ce puissant organe de l'esprit qu'est le visage humain, qui, encore que je les aie souvent observées et que je possède le sang-froid du médecin, me troublent pourtant profondément. Un regard de monsieur Jennings me hantait. Ce regard s'était emparé de mon imagination et pesait si lugubrement sur elle que, modifiant les plans que j'avais formés pour ma soirée, j'allai à l'opéra, car j'éprouvais le besoin de me changer les idées.

Je n’avais pas eu de nouvelles de lui, directement ou indirectement, depuis deux ou trois jours, lorsque je reçus un billet écrit de sa main. Dans cette missive qui était pleine de bonne humeur et d’esprit, il me disait se porter tellement mieux depuis quelque temps, – se porter, en fait, le mieux possible – qu’il se préparait à faire une petite expérience : à aller passer un mois environ dans sa paroisse, afin de voir si, en travaillant un peu, il ne pourrait pas se remettre complètement. Ces lignes contenaient aussi l’expression fervente de la gratitude qu’il avait envers le ciel pour son rétablissement, ainsi qu’il espérait presque pouvoir nommer maintenant l’amélioration de son état.

Un ou deux jours plus tard, je vis *lady* Mary qui, me répétant ce que monsieur Jennings m’avait dit dans son petit mot, m’apprit qu’il se trouvait présentement dans le Warwickshire et qu’il avait repris l’exercice de son ministère à Kenlis ; et elle ajouta : « Je commence à croire qu’il va vraiment tout à fait bien et qu’il n’a, au fond, jamais rien eu, et que tout n’était qu’une affaire de nerfs et d’imagination : nous avons tous des nerfs, mais j’estime qu’il n’y a rien de tel que de travailler un peu dur pour vous guérir de ce genre de faiblesse, et notre ami a décidé d’essayer cette méthode. Je ne serais pas surprise de voir son absence se prolonger pendant un an. »

Malgré tout cet optimisme, deux jours s’étaient à peine écoulés que je reçus ce mot, daté de la maison qu’avait monsieur Jennings, près de Piccadilly :

« Cher monsieur,

« Je suis rentré déçu. Si je me sens le moins du

> *monde capable de vous voir, je vous écrirai pour vous demander d'avoir l'obligeance de venir chez moi. Pour le moment, je suis trop abattu, et, en fait, tout bonnement incapable de dire tout ce que je voudrais vous dire. Je vous en prie, ne parlez pas de moi à mes amis. Je ne puis voir personne. Bientôt, s'il plaît à Dieu, vous aurez de mes nouvelles. J'ai l'intention d'aller faire un tour dans le Shropshire, où résident des parents à moi. Que dieu vous bénisse ! Puissions-nous, à mon retour, nous rencontrer dans des circonstances plus heureuses que celles où je vous écris présentement.* »

Environ une semaine plus tard, je vis *lady* Mary chez elle. Elle était, à l'en croire, la dernière personne encore à Londres et tout juste sur le point de partir pour Brighton, car la saison londonienne était complètement terminée. Elle me dit avoir reçu une lettre du Shropshire, de la nièce de monsieur Jennings. Il n'y avait rien à retenir dans ce que racontait cette jeune personne, sinon que son oncle était déprimé et nerveux. Dans ces deux mots, « déprimé et nerveux » que les gens bien portants prennent tellement à la légère, quel monde de souffrances est parfois dissimulé !

Près de cinq semaines se passèrent sans autres nouvelles de monsieur Jennings. Au bout de ce laps de temps, je reçus une nouvelle lettre de lui.

> « *En allant à la campagne, écrivait-il, j'ai changé d'air, de décor, de visages, changé de tout et en tout – mais je ne me suis pas changé moi-même. J'ai pris la décision, dans la mesure où peut le faire l'être le plus irrésolu qui soit au monde, de vous exposer*

> *intégralement mon cas. Si vos engagements vous le permettent, venez à moi, je vous en prie, aujourd'hui, demain ou le jour suivant ; mais, je vous en prie, différez le moins possible. Vous ne pouvez savoir à quel point j'ai besoin d'aide. J'ai une maison tranquille à Richmond. C'est là que je suis maintenant. Peut-être pourrez-vous vous arranger pour venir dîner, ou déjeuner, ou même prendre le thé. Vous n'aurez pas de difficulté à me trouver. Mon valet de la rue Blank qui vous apporte ce mot, vous prendra en voiture chez vous, à l'heure que vous voudrez ; et je suis toujours chez moi. Vous allez me dire que je ne devrais pas rester seul. J'ai tout essayé. Venez vous rendre compte par vous-même.* »

Après avoir parlé avec le domestique, je décidai de partir le soir même : ce qu'en conséquence je fis.

Monsieur Jennings eût été beaucoup mieux dans une pension ou dans un hôtel, me dis-je lorsque, après avoir roulé entre une double et funèbre rangée d'ormes, ma voiture s'arrêta devant une maison en briques, d'un style très désuet et qu'assombrissaient les lourdes frondaisons des arbres qui la surplombaient et la cernaient presque. Il fallait une sorte de perversité pour avoir choisi cette demeure, car on ne pouvait rien imaginer de plus triste ni de plus silencieux. J'appris que cette maison appartenait à monsieur Jennings. Il avait passé un ou deux jours à Londres et, en trouvant, pour une raison quelconque, le séjour insupportable, il était venu ici, sans doute parce que, la maison étant meublée et sienne, il s'était épargné en y venant, le souci et les délais qu'implique un choix.

Le soleil était déjà couché et les reflets rouges du ciel, à l’occident, illuminaient la scène, produisant cet effet particulier qui nous est familier à tous. Le vestibule paraissait très sombre, mais, quand j’arrivai dans le salon du fond, dont les fenêtres donnent à l’ouest, je me retrouvai dans la même pénombre.

M’asseyant, je contemplai le paysage abondamment boisé et rougeoyant dans la splendide et mélancolique lumière qui allait en faiblissant de seconde en seconde. Les coins de la pièce étaient déjà obscurs ; tout devenait imprécis, et ces ténèbres imprégnaient insensiblement mon esprit déjà préparé aux choses les plus sinistres. J’étais seul pour attendre l’arrivée de monsieur Jennings, laquelle ne tarda pas. La porte communiquant avec la pièce de devant s’ouvrit et la haute silhouette de l’ecclésiastique, à peine visible dans la lueur rougeâtre du crépuscule, s’avança dans la pièce, à pas lents et furtifs.

Après que nous nous fûmes serré la main, il approcha une chaise de la fenêtre, auprès de laquelle il faisait encore assez clair pour nous permettre de voir nos visages, et s’assit à côté de moi. Posant ensuite une main sur mon bras, avec à peine un mot de préambule, il commença son récit.

CHAPITRE VI

COMMENT MONSIEUR JENNINGS RENCONTRA SON COMPAGNON

LA FAIBLE clarté de l’Occident, la splendeur des bois, alors solitaires, de Richmond, s’étendaient devant nous : et derrière nous et autour de nous, il y avait la pièce de plus en plus sombre. Sur le visage du patient, dont l'expression, bien que toujours noble et douce, s'était comme figée, s'attardait cette lueur indistincte et étrange qui semble descendre du ciel et faire naître, sur ce qu'elle effleure, des lumières soudaines mais faibles, qui se perdent, presque sans gradation, dans l'obscurité. Le silence était total ; il ne venait aucun bruit du dehors, ni celui de roues lointaines, ni un aboiement, ni un sifflement ; et, au dedans, c'était le calme déprimant d'une maison de célibataire valétudinaire.

Je devinais bien la nature, encore que n'en soupçonnant pas, même vaguement, les détails, des révélations qu'allait me faire cet homme torturé par une souffrance inconnue, et dont le visage se détachait, si bizarrement empourpré, comme un portrait peint par Schalken, sur un fond de ténèbres.

— La chose a débuté le 15 octobre, commença monsieur Jennings, il y a de cela trois ans, onze semaines et deux jours. J'en tiens le compte avec une grande précision, car chaque jour est un supplice. Si vous remarquez une lacune quelque part dans mon récit, dites-le moi.

« Il y a environ quatre ans, j'avais entrepris la rédaction d'un ouvrage qui m'avait déjà coûté beaucoup de réflexions et d'études. Il s'agissait d'un essai sur la métaphysique religieuse des anciens.

— Ah oui, dis-je votre essai concernait en somme la religion réelle du paganisme cultivé et pensant, entièrement distincte du culte symbolique. Une matière vaste et très intéressante.

— Oui ; mais pernicieuse pour l'esprit – pour un esprit chrétien, veux-je dire. Le paganisme tout entier forme un tout cohérent dont l'unité est essentielle, et, conséquence de sa sympathie pour l'enfer, son art découle de sa religion, et ses mœurs de l'une et de l'autre. Aussi, le sujet exerce-t-il une fascination dégradante sur celui qui l'étudie et la Némésis est-elle inévitable. Que dieu me pardonne !

« J'écrivais beaucoup ; j'écrivais tard dans la nuit. Je pensais sans cesse à mon sujet, en me promenant, où que je fusse, partout. J'en étais complètement possédé. Il faut vous rappeler que toutes les idées matérielles qui s'y rapportaient avaient plus ou moins trait à la beauté, que le sujet lui-même était passionnant et que je n'avais alors aucun souci. »

Il poussa un profond soupir.

— Je crois, reprit-il, que toute personne qui entreprend d'écrire sérieusement, qui travaille vraiment, alimente son cerveau, selon l'expression d'un de mes amis, avec quelque chose – thé, café ou tabac. Je suppose qu'une telle activité entraîne une sorte de déperdition de matière qui doit être régulièrement compensée, sans quoi nous deviendrions trop absorbés, et l'esprit, en quelque sorte, abandonnerait le corps, si des sensations réelles ne venaient pas lui rappeler souvent qu'il est lié à celui-ci. En tout cas, j'éprouvai ce besoin et j'y subvins. Le thé fut mon compagnon – d'abord le thé noir ordinaire, préparé de la manière habituelle, pas trop fort. Mais j'en buvais une grande quantité, en augmentant la force au fur et à mesure. Je n'en ressentis jamais aucun malaise. Je me mis alors à prendre un peu de thé vert et j'en trouvai l'effet plus agréable : le thé vert éclaircissait ma pensée et en accroissait considérablement la puissance. J'en étais venu à en prendre fréquemment, mais je ne le prenais pas plus fort qu'on ne peut le prendre par plaisir. J'écrivais beaucoup, ici-même : le calme était si grand. J'avais coutume de veiller très tard, dans cette pièce où nous sommes précisément, et cela devint une habitude pour moi de siroter mon thé – du thé vert – de temps en temps, tout en travaillant. J'avais une petite bouilloire sur ma table, suspendue au-dessus d'une lampe, et je me faisais du thé deux ou trois fois, entre onze heures du soir et deux ou trois heures du matin, heure où je me couchais. J'allais tous les jours à la ville. Je ne menais pas une vie monacale, et, bien que passant une heure ou deux en quête de références et de renseignements concernant mon sujet, je n'étais pas, autant que je puis en juger, dans un état morbide. Je voyais mes amis exactement comme à l'ordinaire et me plaisais en leur société, et, somme toute, l'existence ne m'avait jamais été, je crois, aussi agréable.

« J'avais fait la connaissance d'un homme qui possédait quelques vieux livres curieux, des ouvrages allemands en latin moyenâgeux, et je n'étais que trop heureux de pouvoir les consulter librement. Les livres de cette obligeante personne se trouvaient dans une maison de la City, dans un coin très retiré de ce quartier. Un soir où j'avais quelque peu dépassé l'heure que je m'étais fixée et où, en sortant, je ne vis pas de fiacre à proximité, j'eus l'idée de prendre un omnibus qui avait alors sur son parcours la maison où nous sommes en ce moment. Il faisait plus sombre que maintenant lorsque cet omnibus atteignit une vieille bâtisse que vous avez peut-être remarquée en venant ici, une maison qui a quatre peupliers de chaque côté de sa porte ; et là, le dernier voyageur descendit, me laissant seul dans l'omnibus. Nous repartîmes ensuite un peu plus vite. C'était alors le crépuscule. Je me renfonçai dans mon coin, près de la porte, méditant agréablement.

« Il faisait presque noir à l’intérieur de l’omnibus. J’avais remarqué dans le coin en face de moi, à l’autre bout de la voiture, du côté des chevaux, deux petits reflets circulaires, ceux, me sembla-t-il, d’une lumière rougeâtre. Ils étaient distants l’un de l’autre d’environ deux pouces et à peu près de la taille de ces petits boutons de cuivre que les yachtmen portent sur leur vareuse. Je me mis à réfléchir, comme le font les gens distraits, à ce qui me semblait une vétille. De quelle source provenait donc cette lumière faible mais d’un rouge foncé, et qu’était-ce – des perles de verre, des boutons ? – qui la reflétait ? Nous avancions doucement, ayant encore presque un mille à parcourir. Je n’avais toujours pas résolu ce problème quand, un instant plus tard, il devint encore plus singulier, car les deux points lumineux se rapprochèrent, brusquement et d’un mouvement saccadé, du sol, conservant toujours leur distance relative et leur position horizontale, puis, aussi soudainement, ils s’élevèrent jusqu’au niveau du siège sur lequel j’étais assis et je ne les vis plus.

« Maintenant, ma curiosité était vraiment excitée mais, avant même d’avoir le temps de réfléchir, je vis de nouveau ces deux ternes luminaires, de nouveau ensemble et près du sol ; puis de nouveau, ils disparurent et, de nouveau, je les revis dans leur coin primitif.

« Aussi, ne les quittant pas des yeux, me glissai-je doucement sur la banquette où j’étais assis, allant vers le bout de la voiture, vers l’endroit où je voyais toujours ces minuscules disques rouges.

« Il faisait très peu clair dans l’omnibus. Il y régnait presque une obscurité totale. Je me penchai en avant pour mieux découvrir ce qu’étaient en réalité ces petits cercles. À mon mouvement, ils changèrent légèrement de position. Je commençais maintenant d'entrevoir le contour de quelque chose de noir, et je vis bientôt, assez distinctement, la silhouette d'un petit singe noir qui, imitant mon mouvement, avançait sa face vers mon visage ; c'étaient ses yeux que j'avais vus, et, à présent, je me rendis vaguement compte qu'il me montrait les dents.

« J'eus un geste de recul, ignorant s'il ne se préparait pas à bondir. Me disant que l'un des voyageurs avait sans doute oublié cet affreux bichon, et désireux de savoir un peu quelle était son humeur, encore que peu soucieux de lui confier mes doigts, je tendis doucement vers lui mon parapluie. Il resta immobile. Je dardai mon parapluie vers lui. La pointe le toucha, passa à travers lui. Oui, mon parapluie passait à travers lui, en tous sens, sans la moindre résistance.

« Je suis incapable de vous exprimer l'espèce d'horreur que j'éprouvai. Lorsque je me fus rendu compte que la chose était une illusion, ainsi que je le supposai alors, je fus pris d'un doute sur moi-même et la terreur s'empara de moi, me fascinant au point de me rendre incapable pendant quelques instants de détourner mes yeux de l'animal. Comme je le regardais, il fit un petit saut en arrière, gagnant tout à fait le coin, et je me retrouvai, pris de panique, à côté de la portière. J'avais mis la tête au dehors, et, aspirant de larges bouffées d'air frais, je regardais fixement les lumières et les arbres que nous dépassions, trop heureux de pouvoir me réconforter au contact de la réalité.

« Je fis arrêter l'omnibus et je descendis. Je m'aperçus que le conducteur me jetait des regards bizarres, tandis que je le payais. Il devait y avoir quelque chose d'insolite dans mon expression et dans mon attitude, car jamais auparavant, je ne m'étais senti aussi drôle. »

CHAPITRE VII

LE VOYAGE : PREMIÈRE ÉTAPE

— LORSQUE l'omnibus fut reparti et que je me retrouvai seul sur la route, je regardai attentivement autour de moi pour voir si le singe ne m'avait pas suivi. À mon indescriptible soulagement, je ne l'aperçus nulle part. Il m'est difficile de dire quel choc j'avais reçu et le sentiment de réelle gratitude que j'éprouvai en constatant que, du moins le supposai-je, j'étais bien débarrassé de l'animal.

« J'étais descendu un peu avant d'arriver ici, à deux ou trois cents pas de cette maison. Un mur de briques borde la route, et, derrière ce mur, il y a une haie d'ifs, ou de plantes analogues au feuillage persistant et sombre, et, plus en arrière encore, cette rangée de beaux arbres que vous avez sans doute remarqués en venant.

« Ce mur de briques m'arrive à peu près à l'épaule. Levant par hasard les yeux, je vis le singe qui marchait, ou qui rampait, tout près de moi, sur le faîte du mur, ramassé sur lui-même et à quatre pattes. Je m'arrêtai, le regardant avec un mélange de dégoût et d'horreur. Lorsque je m'arrêtai, il en fit autant. Il s'assit sur le mur, ses longues mains sur ses genoux, me regardant. Il ne faisait pas assez clair pour distinguer autre chose que sa silhouette, non plus qu'il ne faisait assez sombre pour souligner fortement l'éclat particulier de ses yeux. Je voyais toujours, néanmoins, assez nettement, cette vague lueur rouge. L'animal ne montrait pas les dents, et il ne donnait pas non plus de signes d'irritation, mais il semblait las et maussade et m'observait fixement.

« Je reculai jusqu'au milieu de la route. Ce fut chez moi un mouvement inconscient, et je restai là, sans cesser de regarder l'animal. Il ne bougea pas.

« Instinctivement, décidé à tenter quelque chose – n'importe quoi – je fis demi-tour et me dirigeai d'un pas alerte vers la ville, surveillant tout le temps, du coin de les mouvements de l'animal. Il rampait rapidement le long du mur, exactement à la même allure que moi.

« À l'extrémité du mur, près du tournant de la route, il descendit et, s'étant porté tout près de mes pieds, d'un ou deux bonds nerveux, il se maintint à ma hauteur lorsque j'accélérai le pas. Il se tenait à ma gauche, si près de ma jambe que je m'attendais, à chaque instant, à lui marcher dessus.

« La route était complètement déserte et silencieuse, et il faisait de plus en plus sombre. Déconcerté et terrifié, je m'arrêtai, me tournant, ce faisant, dans l'autre direction – je veux dire dans celle de cette maison-ci dont je venais de m'éloigner. Lorsque je m'immobilisai, le singe s'écarta d'une distance d'environ, je le suppose, cinq ou six yards et demeura sans bouger, à m'observer.

« La chose m'avait plus ému que je ne l'ai dit. Comme tout le monde, bien entendu, j'avais lu des textes sur les « fantasmes », ainsi que vous autres, médecins, nommez de tels phénomènes. Considérant la situation où je me trouvais, je regardai mon malheur en face.

« Les affections de ce genre, avais-je lu, sont parfois passagères et parfois durables. J'avais également lu que, dans certains cas, l'apparition, tout d'abord inoffensive, avait dégénéré peu à peu en quelque chose d'horrible et d'insupportable, qui finissait par avoir le dessus sur sa victime. Pourtant, debout là, seul avec mon monstrueux compagnon, j'essayais de me réconforter en me répétant inlassablement : « La chose est purement maladive, c'est une affection physique bien connue, aussi nettement décrite que la petite vérole ou les névralgies. Tous les médecins sont d'accord là-dessus et la philosophie le démontre. Ne soyons pas stupides. J'ai veillé trop tard et, sans doute, ai-je l'estomac un peu détraqué, mais, avec l'aide de Dieu, je vais me rétablir et ce n'est là qu'un symptôme de dyspepsie nerveuse. » Croyais-je tout cela ? Non, je n'en croyais pas un mot, pas plus que ne le font les misérables créatures qui se trouvent un jour victimes de cette satanique captivité. Contre mes convictions, je pourrais même dire contre mes connaissances, j'étais seulement en train de me forcer à un courage simulé.

« Je me dirigeai alors vers chez moi. Je n'avais que quelques centaines de *yards* à parcourir. Je m'étais contraint à une sorte de résignation, mais je ne m'étais pas remis du choc accablant et du bouleversement qu'avait produits en moi la certitude où je fus, dès le premier instant, de mon infortune.

« Je décidai de passer la nuit chez moi. La brute avançait, tout près de moi, et il me sembla deviner chez elle cette sorte de hâte anxieuse de rentrer à la maison, que l'on remarque parfois chez les chevaux ou les chiens fatigués, lorsqu'ils regagnent le bercail.

« Je redoutais d'aller en ville, je redoutais d'être vu et reconnu par quelqu'un. Mon comportement, j'en avais conscience, témoignait d'une irrésistible agitation. Je craignais également tout changement violent dans mes habitudes, tel que d'aller dans un lieu de plaisir ou de m'éloigner de chez moi à pied, afin de me fatiguer. À la porte du vestibule, l'animal attendit que j'eusse monté les marches et, une fois la porte ouverte, il entra avec moi.

« Cette nuit-là, je ne bus pas de thé. Je pris des cigares, du brandy et de l'eau. J'estimai que je devais agir sur mon système physique, et, en vivant pour un temps uniquement par les sens, me faire, pour ainsi dire, entrer de force dans de nouveaux errements. Je vins ici, dans ce salon, et je m'assis à cet endroit même. Le singe grimpa alors sur un guéridon qui se trouvait exactement à cet endroit-ci. Il avait l'air hébété et languissant. Une irrésistible inquiétude quant à ses mouvements arrêtait toujours mon regard sur lui. Il avait les yeux mi-clos, mais je pouvais les voir luire. Il ne me quittait pas du regard. Dans toutes les situations, à toute heure, il est éveillé et me regarde. Cela ne change jamais.

« Je ne m'étendrai pas davantage sur le récit de cette nuit particulière. Je vais vous décrire, plutôt, les phénomènes de la première année, lesquels n'ont jamais varié essentiellement. Je vais vous décrire le singe tel qu'il m'apparut à la clarté du jour. Dans l'obscurité, ainsi que vous allez bientôt l'apprendre, il y a des particularités. C'est un petit singe, entièrement noir. Un seul trait le définit : un caractère de malignité, d'insondable malignité. Durant la première année, il sembla morose et malade. Mais ce caractère de malice et de vigilance intenses était toujours sous-jacent à cette hargneuse langueur. Pendant tout ce temps, il parut avoir pour ligne de conduite de me donner aussi peu de souci que cela était compatible avec sa surveillance. Ses yeux ne me quittaient jamais. Depuis qu'il est entré ici, jamais je ne l'ai perdu de vue, sauf pendant mon sommeil, qu'il fît jour ou nuit, qu'il fît clair ou noir, sauf quand il disparaît pendant quelques semaines, inexplicablement.

« Dans une obscurité totale, il est aussi visible qu'à la lueur du jour. Je ne parle pas seulement de ses yeux. Il est tout entier visible avec netteté, dans une sorte de halo qui ressemble au rougeoiement de braises et qui l'accompagne dans tous ses mouvements.

« Lorsqu'il me quitte pour quelque temps, c'est toujours la nuit, dans l'obscurité, et de la même manière. Il commence d'abord par être mal à l'aise, puis il devient furieux et s'avance vers moi, grimaçant et tremblant, les pattes crispées, et, en même temps, un simulacre de feu apparaît dans le foyer. Je n'ai jamais de feu dans ma cheminée. Je ne puis dormir dans une chambre où il y en a. Et le singe se rapproche alors de plus en plus de la cheminée, frissonnant, semble-t-il, de rage, et lorsque sa fureur atteint son plus haut point, il saute dans le foyer et s'élance dans la cheminée, et je ne le vois plus.

« Quand cela se produisit pour la première fois, je me crus délivré. Je me sentis un autre homme. Un jour passa, puis une nuit, sans qu'il revienne, puis une bienheureuse semaine, une autre, une autre encore. Docteur Hesselius, je passais mon temps à genoux, à remercier Dieu et à prier. Tout un mois de liberté s'écoula ; mais, soudain, il fut de nouveau avec moi. »

CHAPITRE VIII

LA DEUXIÈME ÉTAPE

— IL ÉTAIT REVENU près de moi, et la malice qui, auparavant, avait couvé sous un morne extérieur, était maintenant active. À tout autre point de vue, il était absolument le même. Cette nouvelle énergie se manifesta dans son comportement et dans ses regards et, bientôt, de plusieurs autres façons.

« Pendant un certain temps, comprenez-moi bien, ce changement ne se manifesta que par une vivacité accrue et par un air menaçant, comme si l'animal eût toujours été en train de méditer quelque plan atroce. Ses yeux, comme précédemment, ne me quittaient jamais.

— Est-il ici en ce moment ? demandai-je.

— Non, répondit monsieur Jennings, il a disparu depuis deux semaines et un jour exactement. Il est parfois resté absent pendant près de deux mois. Son absence dépasse toujours une quinzaine, encore qu'elle puisse n'être que d'un seul jour. Quinze jours s'étant écoulés depuis la dernière fois que je l'ai vu, il se peut, maintenant, qu'il revienne d'un instant à l'autre.

— Son retour s'accompagne-t-il de phénomènes particuliers ? demandai-je.

— Non, dit-il, d'aucun. Il est simplement de nouveau avec moi. Je lève les yeux du livre que je suis en train de lire, ou bien je tourne la tête, et je le vois qui me regarde comme d'habitude, et, ensuite, il reste comme précédemment, durant le laps de temps qui lui est assigné. C'est la première fois que je parle aussi longuement de cela à quelqu'un, aussi longuement et avec autant de détails.

L'agitation du révérend Jennings ne m'échappait pas. Il était d'une pâleur mortelle et porta à plusieurs reprises son mouchoir à son front. Je lui dis que, supposant qu'il devait être fatigué, ce serait avec plaisir que je reviendrais le voir dans la matinée, mais il répliqua :

— Non, si cela ne vous fait rien, j'aimerais mieux en finir maintenant avec mon récit. Je vous en ai déjà tant dit, et je préférerais ne faire que cet effort. Lorsque j'ai parlé au docteur Harley, je n'ai pu m'étendre autant. Vous, vous êtes un médecin philosophe. Vous donnez à l'esprit le rang qui lui revient justement. Si cette chose est réelle…

Il s'interrompit et me regarda interrogativement, l'air anxieux.

— Nous pourrons discuter de cela tout à l'heure, répondis-je après un temps bref. Et à fond. Je vous ferai connaître en détails mon opinion.

— Bien… Très bien. Si c'est là quelque chose de réel, disais-je donc, cela prend peu à peu le dessus sur moi et m'entraîne plus avant en enfer. Le docteur Harley a parlé de nerfs optiques. Ah oui ! Mais il y a d'autres nerfs sensitifs. Que le dieu-tout-puissant me vienne en aide ! Vous allez apprendre le reste.

« Comme je vous l'ai dit, le pouvoir du monstre avait augmenté. En quelque sorte, sa malice devenait agressive. Il y a environ deux ans, diverses questions, qui étaient pendantes entre mon évêque et moi, ayant été réglées, je me rendis dans ma paroisse du Warwickshire, impatient de trouver à m'occuper dans mon ministère. Ce qui arriva alors me prit à l'improviste et, pourtant, j'ai pensé depuis que j'eusse pu appréhender quelque chose de ce genre. Ce qui me fait dire cela, c'est que… »

Il parlait maintenant avec beaucoup plus de peine et de répugnance, il soupirait fréquemment et semblait parfois presque accablé. Mais, dans ce dernier cas, son agitation disparaissait et son allure était davantage celle d'un malade dont l'état empire et qui s'abandonne.

— Mais il faut d'abord que je vous parle de ma paroisse de Kenlis.

« Le monstre était avec moi lorsque je suis parti d'ici pour Dawlbridge. Il fut mon silencieux compagnon de voyage et s'installa avec moi au presbytère. Lorsque j'entrepris de remplir les devoirs de mon ministère, un nouveau changement se produisit en lui. L'animal manifesta une atroce détermination : celle de me contrecarrer dans mes intentions. Il était avec moi à l'église : au lutrin, en chaire, à la table de communion. Il en arriva finalement, alors que j'étais en train de lire les saintes écritures à mes ouailles, à sauter sur le livre ouvert et à s'asseoir dessus, de sorte que je ne pouvais plus voir la page. Cela se produisit plus d'une fois.

« Je quittai Dawlbridge pendant quelque temps. Je me mis entre les mains du docteur Harley. Je fis tout ce qu'il me prescrivit. Il réfléchit longuement sur mon cas. Je pense que celui-ci l'intéressait. Le docteur Harley parut réussir. Pendant près de trois mois, je n'eus à souffrir d'aucune rechute. Je commençai à me croire sauvé. Avec son plein accord, je retournai à Dawlbridge.

« Je voyageai en chaise de poste. J'étais de bonne humeur. Bien plus même, j'étais heureux et reconnaissant. Délivré, croyais-je, d'une horrible hallucination, j'allais pouvoir de nouveau exercer un ministère dont j'avais la nostalgie. La soirée était belle et ensoleillée, tout semblait serein et joyeux, et j'étais ravi. Je me rappelle m'être penché à la portière pour regarder le clocher de mon église de Kenlis parmi les arbres, à l'endroit d'où l'on peut l'apercevoir pour la première fois. Cet endroit se trouve exactement là où un petit pont enjambe le ruisseau qui limite la paroisse. Lorsque nous eûmes dépassé ce pont, je rentrai la tête et m'assis, et, dans un coin de la chaise, je vis le singe.

« Pendant un moment, je me sentis défaillir, puis devenir littéralement fou de désespoir et d'horreur. Ayant ordonné au cocher de s'arrêter, je mis pied à terre et, allant m'asseoir sur le bord de la route, j'implorai silencieusement la protection de dieu. Il me vint une résignation pleine de désespoir. Mon compagnon était avec moi lorsque je fis ma rentrée au presbytère. La même persécution suivit. Après une courte lutte, j'abandonnai et j'eus bientôt quitté Dawlbridge...

« Je vous ai dit, ajouta monsieur Jennings, qu'avant cela, l'animal était devenu, en un certain sens, agressif. Je vais m'expliquer un peu. L'animal semblait être animé par une fureur intense et toujours croissante, toutes les fois où je disais mes prières, voire même où je songeais à prier. Cela culmina finalement en de terribles interruptions. Vous allez me demander comment un fantôme muet et immatériel pouvait parvenir à ce résultat ? Il en était ainsi toutes les fois que je songeais à prier : l'animal était toujours devant moi, et de plus en plus près.

« Il sautait sur une table, sur le dossier d'un siège ou sur la tablette de la cheminée, et, se balançant lentement de droite à gauche et vice-versa, il me regardait tout le temps. Il y a dans son mouvement un indéfinissable pouvoir, celui de distraire la pensée et d'attirer invinciblement l'attention sur cette monotonie, jusqu'à ce que les idées se réduisent, en quelque sorte, à un point et, finalement, à rien. Et, sauf lorsque je réussissais à secouer cette espèce de catalepsie, j'avais l'impression d'être à la veille de perdre l'esprit.

« Le monstre a, du reste, d'autres façons de procéder, continua monsieur Jennings avec un profond soupir ; ainsi, par exemple, alors que je prie, les yeux fermés, il se rapproche de plus en plus, et je le vois. Je sais qu'il ne peut pas y avoir d'explication physique à cela, mais, vraiment, je le vois, bien que mes paupières soient closes, et, alors, il me berce en quelque sorte l'esprit et me domine, et je suis obligé de me lever. Si vous aviez jamais connu cela, vous sauriez ce qu'est le désespoir. »

CHAPITRE IX

LA TROISIÈME ÉTAPE

— JE VOIS, docteur Hesselius, que vous ne perdez pas un mot de mon récit. Inutile de vous demander d'écouter tout particulièrement ce que je vais vous dire à présent. Les médecins parlent de nerfs optiques et de fantasmes, comme si l'organe de la vue était le seul point exposé aux influences qui se sont acharnées sur moi : je sais à quoi m'en tenir. Pendant deux ans, dans mon terrible cas, seule la vue a été affectée. Mais, de même que la nourriture est portée délicatement aux lèvres puis mise sous les dents, de même que le bout du petit doigt pris dans un engrenage est suivi de la main, du bras et du corps tout entier, de même le malheureux mortel qui s'est laissé une seule fois saisir fermement par l'extrémité de la plus petite de ses fibres nerveuses, est de plus en plus attiré par l'énorme mécanisme de l'enfer, jusqu'à se trouver où j'en suis. Oui, docteur, où j'en suis, car, tandis que je vous parle et que j'implore du secours, je sens que j'implore l'impossible et que c'est l'inexorable que j'essaie de fléchir.

Je tentai de calmer l'agitation visiblement croissante de monsieur Jennings et lui dis qu'il ne fallait pas désespérer.

Pendant notre conversation, la nuit nous avait surpris. Un clair de lune voilé s’étendait sur le paysage que l’on voyait par la fenêtre.

— Peut-être voudriez-vous que l’on allume des bougies, dis-je. La lumière où nous sommes a, vous le savez, quelque chose d’étrange, et je souhaiterais, autant que possible, que vous vous trouviez dans les conditions qui vous sont habituelles pendant que je ferai – disons – mon diagnostic. À part cela, peu m’importe de rester dans cette obscurité.

— Pour moi, répondit-il, tous les éclairages sont les mêmes. Sauf quand je lis ou que j’écris, il me serait indifférent que la nuit fût éternelle. Je vais vous dire ce qui s’est passé, il y a environ un an. Le monstre s’est mis à me parler.

— À vous parler ? Comment l’entendez-vous ? Voulez-vous dire à parler comme un être humain ?

— Oui, à parler par mots et par phrases consécutives, avec une cohérence et une articulation parfaites. Mais il y a une seule particularité : le son de sa voix n’est pas celui d’une voix humaine. Ce n’est pas par le canal de mes oreilles qu’elle m’atteint : c’est comme un chant qui me traverse la tête.

« Cette faculté qu’a la bête de me parler sera ma perte. Le monstre ne me laisse pas lui répondre, il m’interrompt par d’affreux blasphèmes. Je n’ose continuer, j’en suis incapable. Oh ! docteur, se peut-il que la science, la pensée, la prière humaines soient impuissantes pour moi ?

— Il faut me promettre, cher monsieur, lui dis-je, de ne pas vous tourmenter avec des idées inutilement surexcitantes ; tenez-vous en strictement à l’exposé des faits ; et rappelez-vous, surtout, que, même si la chose dont vous êtes possédé est, ainsi que vous semblez le supposer, quelque chose de réel, ayant une existence réelle et indépendante, cette chose n'a, néanmoins, pas le pouvoir de vous faire du mal, sauf si elle a reçu ce pouvoir d'en-haut. L'accès qu'elle a à vos sens dépend principalement de votre état physique. C'est là, après dieu, votre réconfort et votre espoir : nous sommes tous pareillement entourés. Ce qu'il y a seulement, dans votre cas, c'est que le « paries », le voile de la chair, l'écran, est un peu en mauvais état, et qu'il laisse passer images et sons. Il va falloir, cher monsieur, que nous entreprenions un nouveau traitement. Prenez courage. Je vais consacrer cette nuit à un examen attentif de votre cas tout entier.

— Vous êtes trop bon, monsieur ; vous estimez que cela vaut la peine d'essayer, vous ne considérez pas que mon cas est absolument désespéré ; mais vous ignorez, monsieur, que le monstre prend sur moi une influence de plus en plus grande. Il me donne des ordres, c'est un vrai tyran, et je peux de moins en moins lui résister. Puisse dieu me délivrer !

— Il vous donne des ordres ?... Bien entendu, vous voulez dire qu'il le fait oralement ?

— Oui, oui ; il m'incite sans cesse à commettre des crimes, à faire du mal à autrui ou à moi-même. Voyez-vous, docteur, la situation est tragique, oui, vraiment. Il y a quelques semaines, quand j'étais dans le Shropshire (monsieur Jennings parlait maintenant avec rapidité, et, tremblant, il me tenait le bras d'une main et me regardait bien en face), je suis allé, un jour, faire une promenade avec quelques amis : mon persécuteur était alors avec moi. Je m'attardai en arrière des autres : la campagne, près de la Dee, est, vous le savez, magnifique. Il se trouvait que le chemin que nous avions pris était proche d'une mine de charbon. À la lisière du bois où je m'étais arrêté, il y a un puits perpendiculaire, profond, paraît-il, de cent-cinquante pieds. Ma nièce était demeurée en arrière avec moi. Elle ne sait rien, bien entendu, de la nature de mes souffrances. Elle savait, néanmoins, que je venais d'être malade et que je n'étais pas entièrement rétabli, aussi resta-t-elle avec moi pour que je ne sois pas tout à fait seul. Alors que nous déambulions lentement tous les deux le long de ce puits de mine, le monstre qui m'accompagnait était en train de m'inciter à me jeter dans le dit puits. Je vous l'avoue maintenant, monsieur, la seule considération qui me sauva de cette mort hideuse, ce fut la peur que la vue d'un tel événement ne fût un choc trop grand pour la pauvre jeune fille. Je demandai à celle-ci de continuer sa route et de rejoindre ses amis, lui disant que je ne pouvais aller plus loin. Elle trouva des prétextes pour ne pas me quitter, et plus je la pressais, plus elle résistait fermement. Elle avait l'air à la fois inquiet et effrayé. Je suppose qu'il y avait quelque chose dans mes regards ou dans mon comportement qui l'alarma ; mais elle refusa de partir, et ce fut littéralement là ce qui me sauva. Vous ne vous doutiez pas, monsieur, qu'un homme vivant pût être aussi abjectement soumis à la domination de Satan, acheva-t-il, en frissonnant, avec un horrible gémissement.

— Néanmoins, dis-je après un court silence, cette fois-là, vous avez été préservé. Ce fut la volonté de dieu. Vous êtes entre ses mains et personne d'autre n'a de pouvoir sur vous ayez donc foi en l'avenir.

CHAPITRE X

LA FIN DU VOYAGE

Je dis à monsieur Jennings de faire allumer des bougies et je vis, avant de le quitter, la pièce où il se trouvait prendre un aspect gai et habité. Je lui déclarai qu'il devait considérer sa maladie comme dépendant strictement de causes physiques, encore que subtilement physiques. Je lui dis que la sollicitude et l'amour de dieu se manifestaient sans conteste dans le sauvetage qu'il venait de décrire, et que j'avais remarqué avec peine qu'il semblait estimer que les circonstances particulières du dit sauvetage indiquaient qu'il était condamné à la réprobation divine. Que rien, insistai-je, ne pouvait être moins sûr qu'une telle conclusion ; et non seulement cela, mais que rien n'était plus contraire aux faits, comme le montrait sa mystérieuse délivrance de cette influence meurtrière au cours de sa promenade en Shropshire. Tout d'abord, sa nièce avait été retenue près de lui quand il ne voulait pas la garder à son côté ; et, deuxièmement, son esprit avait été pénétré d'une invincible répugnance à exécuter l'affreuse suggestion en la présence de la jeune fille.

Comme je lui tenais ce raisonnement, monsieur Jennings pleura. Il parut réconforté. Je lui arrachai la promesse de m'envoyer chercher sur-le-champ, si le singe revenait à un moment quelconque ; et après l'avoir de nouveau assuré que j'allais consacrer tout mon temps et toutes mes pensées à l'examen complet de son cas, et que, le lendemain, il connaîtrait le résultat de mes réflexions, je pris congé de lui.

Avant de monter en voiture, je dis au domestique que, son maître étant loin de se bien porter, il devait se faire un devoir d'aller fréquemment le voir dans sa chambre.

Quant à moi, je pris mes dispositions pour être à l'abri de tout dérangement.

Me contentant de passer simplement chez moi où je me munis d'un pupitre de voyage et d'un sac, je me rendis, en voiture de louage, à une auberge dénommée « Les Cors », située à environ deux milles de Londres, maison très tranquille et très confortable, aux bons murs épais. Et là, garanti de toute possibilité d'intrusion ou de distraction, je résolus de consacrer quelques heures de la nuit, dans un confortable salon, au cas de monsieur Jennings, et autant d'heures de la matinée qu'il pourrait être nécessaire.

(Ici, se place un minutieux exposé de l'opinion du docteur Hesselius sur le cas du révérend Jennings, et du genre de vie, du régime et des médicaments qu'il prescrivit. L'ordonnance est curieuse – certains diraient même qu'elle est empreinte de mysticisme. Mais je doute que, dans l'ensemble, elle puisse suffisamment intéresser les lecteurs éventuels pour en justifier ici la reproduction. La lettre qui la précède fut manifestement écrite à l'auberge où le docteur Hesselius s'était réfugié à cette occasion. Quant à la lettre suivante, elle est datée de son domicile londonien.)

J'ai quitté Londres pour l'auberge où j'ai passé la nuit dernière, à neuf heures et demie, et je ne suis revenu à mon appartement qu'à une heure, cet après-midi. Je trouvai sur ma table une lettre de l'écriture de monsieur Jennings. Elle n'était pas arrivée par la poste, et, m'étant renseigné, j'appris que le domestique de monsieur Jennings l'avait apportée et que, quand on lui avait dit que je ne devais pas être de retour avant aujourd'hui et que personne ne pouvait lui indiquer où je me trouvais, il avait semblé très ennuyé et avait dit que son maître lui avait ordonné de ne pas revenir sans une réponse.

Ouvrant la lettre, je lus :

> « *Cher docteur Hesselius,*
>
> « *Il est ici. Une heure à peine après votre départ, il est revenu. Il parle. Il sait tout ce qui s'est passé. Il sait tout. Il vous connaît, et il est frénétique et atroce. Il invective. Je vous envoie ce mot. Il sait tout ce que je vous ai écrit, tout ce que j'écris. Je vous ai promis de vous écrire, c'est pourquoi je le fais, mais avec, je le crains, beaucoup de confusion, beaucoup d'incohérence. Il m'interrompt sans cesse. Mes idées sont dans un affreux désordre. Je suis mortellement troublé.*
>
> « *Toujours et sincèrement vôtre,*
>
> ROBERT LYNDER JENNINGS. »

— Quand cette lettre est-elle arrivée ? demandai-je.

— Hier soir, vers onze heures. Le porteur est revenu. Il est passé trois fois aujourd'hui. La dernière fois, c'était il y a environ une heure.

Après avoir reçu cette réponse, et ayant dans ma poche les notes que j'avais prises sur ce cas, je me mis quelques minutes plus tard en route vers Richmond.

Ainsi que vous pouvez vous en rendre compte, je ne désespérais nullement du cas de monsieur Jennings. Il s'était lui-même rappelé et avait appliqué, encore que de façon très erronée, le principe que j'expose dans ma *Médecine métaphysique* et qui régit tous les cas de ce genre. Ce principe, je me préparais à l'appliquer dans les formes. Mon intérêt était profond et j'étais très anxieux de voir monsieur Jennings et de l'examiner alors que l'« ennemi » était effectivement présent.

Arrivé à la sombre demeure, je montai les marches en courant et frappai. Quelques instants plus tard, une grande femme, vêtue de soie noire, ouvrit la porte. Elle avait l'air malade et semblait avoir pleuré. Elle me salua d'une inclination et écouta ma question, mais elle ne répondit pas. Tendant la main vers deux hommes qui étaient en train de descendre l'escalier, elle détourna le visage, et, m'ayant ainsi, en quelque sorte, tacitement confié à eux, elle franchit en hâte une porte latérale et la referma derrière elle.

J'abordai sur-le-champ l'homme qui était le plus proche du vestibule, mais, maintenant que j'étais près de lui, je reçus un choc en voyant qu'il avait les deux mains pleines de sang.

J'eus un petit mouvement de recul et l'homme, continuant de descendre l'escalier, se contenta de me dire à voix basse : « Voici Jones, monsieur. »

Le domestique s'était arrêté dans l'escalier, confondu et muet à ma vue. Il s'essuyait les mains avec un mouchoir qui était imbibé de sang.

— Jones, demandai-je, cependant qu'un affreux soupçon s'emparait de moi, que s'est-il passé ?

Jones me pria de monter au premier. En un instant, je fus près de lui, et, le sourcil froncé, pâle, l'œil fixe, il me dit l'horrible nouvelle que j'avais déjà à demi devinée.

Son maître s'était donné la mort.

J'allai avec Jones dans la chambre. Ce que j'y vis, je ne vous le décrirai pas. Monsieur Jennings s'était tranché la gorge avec son rasoir. Cela faisait une affreuse entaille. Jones et son compagnon avaient étendu leur maître sur le lit et essayé de donner à ses membres une pose naturelle. La chose s'était passée, ainsi que le témoignait l'immense flaque de sang qui était sur le sol, à quelque distance entre le lit et la fenêtre. Il y avait un tapis autour du lit et un tapis également sous la table de toilette, mais il n'y en avait pas sur le restant du plancher, car, me dit le domestique, son maître n'aimait pas avoir de tapis dans sa chambre à coucher. L'un des grands ormes qui surplombaient la maison, faisait lentement mouvoir l'ombre de l'une de ses maîtresses branches sur le sol sanglant de cette lugubre et maintenant sinistre chambre.

Je fis un signe au domestique et nous descendîmes ensemble au rez-de-chaussée. Je passai du vestibule dans une pièce lambrissée à l'ancienne mode, et, là, j'écoutai, debout, tout ce que Jones avait à m'apprendre. Ce n'était pas grand-chose.

— Monsieur, me dit-il, j'avais conclu, d'après vos paroles et votre physionomie lorsque vous êtes parti hier soir, que vous jugiez que mon maître était gravement malade. Je pensais que vous craigniez peut-être une attaque ou quelque chose de ce genre. Aussi, suivis-je très scrupuleusement vos instructions. Mon maître veilla tard, jusqu'à trois heures passées. Il n'écrivait ni ne lisait. Il se parlait beaucoup à lui-même, mais ce n'était là rien d'extraordinaire. À peu près vers cette heure-là, je l'aidai à se déshabiller et le laissai en pantoufles et en robe de chambre. Je revins discrètement au bout d'une demi-heure. Il était au lit, entièrement dévêtu, et deux bougies brûlaient sur la table de chevet. Lorsque j'entrai, il était accoudé et regardait de l'autre côté du lit. Je lui demandai s'il n'avait besoin de rien et il me répondit que non.

« J'ignore si ce fut ce que vous m'aviez dit, monsieur, ou s'il y avait en lui quelque chose d'un peu insolite, mais j'étais inquiet, extraordinairement inquiet à son sujet, la nuit passée.

« Au bout d'une autre demi-heure, ou, peut-être, un peu plus longtemps après, je montai de nouveau. Je ne l'entendis pas parler comme précédemment. Les bougies étaient toutes deux éteintes, ce qui était anormal. J'avais un bougeoir et je laissai pénétrer un peu, un tout petit peu de lumière dans la pièce, jetant discrètement un regard circulaire. Je le vis qui était assis sur une chaise à côté de la table à toilette. Il s'était rhabillé. Il se tourna et me regarda. Je trouvai étrange qu'il se fût levé et rhabillé et qu'il eût éteint les bougies, pour rester assis de la sorte dans l'obscurité. Mais je me contentai de lui demander de nouveau si je pouvais faire quelque chose pour lui. « Non », me répondit-il, plutôt sèchement. Je lui demandai si je pouvais rallumer les bougies. « Faites comme vous voudrez, Jones », me dit-il. Je les allumai donc et m'attardai dans la pièce. « Jones, me dit-il alors, dites-moi la vérité : pourquoi êtes-vous revenu ? N'avez-vous pas entendu blasphémer quelqu'un ? » « Non, monsieur, » répondis-je, me demandant ce qu'il pouvait bien vouloir dire.

« Non, répéta-t-il après moi. Non, bien entendu. » Et, comme je lui disais : « monsieur, ne serait-il pas bien que vous vous couchiez ? Il est juste cinq heures », il se contenta de répondre : « Sans doute, Jones, sans doute ! Bonne nuit ! » Je m'en allai donc, monsieur, mais, moins d'une heure plus tard, je revins. La porte était fermée à clé et il m'entendit et me demanda en criant, de son lit, me sembla-t-il, ce que je voulais, et me pria de ne plus le déranger. J'allai me coucher et dormis un peu. Il devait être entre six et sept heures, lorsque je montai de nouveau. La porte était toujours fermée à clé, et il ne répondit pas, aussi, ne tenant pas à le déranger et le croyant endormi, le laissai-je tranquille jusqu'à neuf heures. Il avait l'habitude de sonner quand il avait besoin de moi et je n'avais pas d'heure fixe pour le réveiller. Je frappai très doucement et, ne recevant pas de réponse, restai éloigné un bon bout de temps, supposant qu'il goûtait un peu de repos. Ce ne fut qu'à onze heures que je devins vraiment inquiet à son sujet, car, autant que je pouvais m'en souvenir, il n'avait jamais dépassé dix heures et demie. Je n'obtins pas de réponse. Je frappai, j'appelai : toujours pas de réponse. Aussi, ne pouvant forcer la porte, ai-je appelé Thomas qui était à l'écurie et, ensemble, nous l'avons enfoncée et avons trouvé mon maître dans l'affreux état où vous l'avez vu. »

Jones n'avait rien d'autre à rapporter. Le pauvre monsieur Jennings était très doux et très bon. Tous ses gens avaient de l'affection pour lui et je pouvais voir combien le domestique était ému.

Là-dessus, profondément affligé et bouleversé, je quittai cette tragique maison et sa sombre voûte d'ormes et j'espère ne jamais plus la revoir. En vous écrivant ceci, mon cher Van Loo, je me sens comme quelqu'un qui ne s'est qu'à demi éveillé d'un rêve effrayant et monotone. Ma mémoire repousse avec horreur et incrédulité ce triste tableau. Pourtant, je sais qu'il est vrai. Il est l'épilogue d'une histoire qui est celle du progrès d'un poison qui excite l'action réciproque de l'esprit et des nerfs et qui paralyse les tissus qui séparent ces fonctions parentes des sens, la fonction externe et la fonction interne. C'est ainsi que nous rencontrons d'étranges compagnons de lit et que le mortel et l'immortel entrent prématurément en relations.

CONCLUSION

UN MOT POUR CEUX QUI SOUFFRENT

MON CHER Van Loo, vous avez souffert d'une affection analogue de celle que je viens de décrire. Deux fois, vous vous êtes plaint de son retour.

Qui, par la volonté de dieu, vous a guéri ? Votre humble serviteur, Martin Hesselius. Permettez-moi même de dire, avec la piété plus hardie de certain bon vieux chirurgien français d'il y a trois-cents ans : « Je vous ai soigné et dieu vous a guéri. »

Allons, mon ami, vous n'allez pas faire de l'hypocondrie. Laissez-moi vous parler franchement.

J'ai rencontré et traité, comme le montre mon livre, cinquante-sept cas de ce genre de vision que je nomme indifféremment « exaltée », « précoce » ou « intérieure ».

Il est une autre classe d'illusions que l'on nomme justement – encore qu'on les confonde communément avec celles que je décris – des fantasmes. Je considère que ces dernières ne sont pas plus difficiles à traiter qu'un rhume de cerveau ou une légère dyspepsie.

Ce sont les illusions qui se rangent dans la première catégorie qui mettent le plus à l'épreuve notre vivacité de pensée. J'ai rencontré cinquante-sept de ces cas, ni plus ni moins. Et dans combien de ceux-ci ai-je échoué ? Pas un seul.

Il n'est pas d'affection mortelle plus aisément et plus sûrement curable, avec un peu de patience et avec une confiance raisonnable en le médecin. Ces simples conditions satisfaites, je considère la guérison comme absolument certaine.

Vous ne devez pas oublier que je n'avais même pas commencé de traiter le cas de monsieur Jennings. Je l'aurais complètement guéri, je n'en ai aucun doute, en dix-huit mois, ou peut-être eût-il fallu deux ans. Certains cas sont très rapidement curables, d'autres sont rétifs à l'extrême. Tout médecin intelligent qui apportera à sa tâche réflexion et diligence, obtiendra une guérison.

Vous connaissez mon traité sur les Fonctions cardinales du cerveau. J'y prouve, me semble-t-il, par le témoignage d'innombrables faits, la grande probabilité d'une circulation, artérielle et veineuse quant à son mécanisme, dans les nerfs. Du système ainsi considéré le cerveau est le cœur. Le fluide qui se propage du cerveau à travers une certaine classe de nerfs, revient à son point de départ, dans un certain état d'altération, à travers une autre classe de nerfs ; et la nature de ce fluide est spirituelle, encore que point immatérielle, pas plus que ne le sont, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, la lumière ou l'électricité.

À la suite de divers abus, au nombre desquels figure l'usage habituel d'agents tels que le thé vert, la qualité de ce fluide peut être affectée, mais, le plus souvent, c'est son équilibre qui est dérangé. Ce fluide étant ce que nous avons de commun avec les esprits, une congestion localisée dans la région cervicale ou dans la masse du système nerveux, en liaison avec le sens interne, forme une surface indûment exposée, sur laquelle peuvent agir des esprits désincarnés avec qui la communication est ainsi plus ou moins fortement établie. Entre cette circulation cérébrale et la circulation cardiaque, il y a une étroite sympathie. Le siège, ou plutôt l'instrument de la vision extérieure, est le siège de la vision intérieure, ce sont les tissus nerveux et le cerveau, immédiatement autour et au-dessus des sourcils. Vous vous rappelez avec quel succès j'ai dissipé vos visions par la simple application d'eau de Cologne glacée. Peu de cas, néanmoins, peuvent être traités exactement de la même manière et avec quelque chose qui ressemble à un succès rapide. Le froid agit puissamment comme révulsif sur le fluide nerveux. Prolongé assez longtemps, il peut même produire cette insensibilité permanente que nous nommons engourdissement, et, prolongé un peu plus longtemps encore, une paralysie musculaire tout autant que sensitive.

Je n'en ai pas le moindre doute, je le répète, j'aurais d'abord affaibli et, finalement, « scellé » cet œil intérieur que monsieur Jennings avait inconsidérément ouvert. Ce sont les mêmes sens qui s'ouvrent dans le *delirium tremens* et qui se referment complètement quand l'excès d'activité du cœur cérébral et les prodigieuses congestions nerveuses qui accompagnent celle-ci, sont interrompus par un changement décisif dans l'état du corps. C'est en agissant avec fermeté sur le corps, par un procédé simple, que ce résultat est obtenu – et inévitablement obtenu. Jamais encore, je n'ai échoué.

Le pauvre monsieur Jennings s'est donné la mort. Mais cette catastrophe fut la conséquence d'une maladie totalement différente qui, en quelque sorte, influa sur celle dont il était déjà atteint. Son cas était visiblement double, et l'affection à laquelle il succomba vraiment était une manie du suicide héréditaire. Je ne puis considérer le pauvre monsieur Jennings comme un de mes malades, car je n'avais même pas commencé de traiter son cas et il ne m'avait pas encore donné, j'en suis convaincu, sa pleine et entière confiance. Si le patient ne se range pas lui-même du côté de la maladie, sa guérison est certaine.

Thé vert,
une nouvelle de Joseph Sheridan Le Fanu (1814-1873),

un extrait de ses *Créatures du miroir*,
est parue aux éditions Le Terrain Vague,
à Paris, en 1967.

Traduit par Michel Arnaud.

ISBN : 978-2-89854-610-5
© Vertiges éditeur, 2025

– 2 611e lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ : deuxième trimestre 2025

Lecturiels
www.lecturiels.org